

# Moissons contre l'Humanité

Extrait

Antoine Lima de Carvalho

## Chapitre Troisième : Traversées du présent

### I

Bonzoule est comme une voile angulaire, pliée en avion de papier sur la ligne qui croise son avenue principale. Sa forme est si concave qu'on s'y tient toujours de travers, avec le sentiment d'être happé obliquement dans un sens ou dans l'autre ; et l'on se demande alors si ce n'est pas le village lui-même qui glisse sous la terre parce qu'un volcan veut sa place et le pousse. Mais il ne lutte pas : Bonzoule ne lutte pas du tout, et d'ailleurs on se laisse soi-même descendre volontiers quand on y est ; on se retrouve au fond où il y a toute la lumière du coin tombée par là elle aussi. On est à côté de l'épicerie, devant le château et l'on a le pied sur cette route qui face à lui va comme pour se jeter toute droite dans la mer, mais n'y va pas (car la mer est à cinq heures d'ici, au plus court, et tout à l'opposé). On remonte la côte et l'on est rendu sur l'un des deux

rebords, où sont tous les nuages. Et c'est encore Bonzoule, bien qu'on croirait de chaque côté une région différente où se seraient rassemblés naturellement deux groupes de personnes semblables entre elles, et entre elles seulement, jamais réunies dans leur ensemble excepté aux jours de vote comme pour des obsèques les membres éloignés d'une famille. Ni l'histoire locale ni la conversation bonzoulaise ne mentionnent cette séparation, mais quel étranger pourrait ignorer la poussière d'atelier parisien qui flotte sur toute la rive gauche et la grosse terre humide dont est barbouillée l'autre ?

Titus est descendu en gare d'Hompois sans demander son chemin ; il a parcouru avec décision dans un sens et dans l'autre une ou deux paires de rues de la petite ville, s'est orienté, a marché droit jusqu'à la départementale où il est désormais ramassé par une automobile dans la direction de Bonzoule. La nonne québécoise qui le conduit alors fait des efforts sincères pour se présenter, mais elle en est empêchée par les interruptions incessantes du tableau de bord automatique qui lui signale ses excès de vitesse. Le moment où elle pourrait en venir au fait et lui raconter finalement son histoire, le couvent, le canada, sa vie hors de ces lieux, est celui où Titus est forcé de s'enfuir sans avoir encore dit un seul mot de lui-même.

Bonzoule est là et il descend. Il n'y a pas de trottoir, la terre est molle ; il suit encore la route par laquelle il est arrivé, qu'emmure brusquement la pierre grise et continue des habitations toutes mitoyennes. La voie se brise en deux peu après contre un petit kiosque blanc, cœur profond du vieux village ; dès lors vers l'est elle s'enfonce dans la campagne et semble crever déjà la dernière limite de la civilisation, tandis que dans la direction opposée, obéissant à la courbe d'un gigantesque chameau souterrain ou d'un céleste dromadaire cul par-dessus tête, elle dessine la secrète silhouette de Bonzoule et de ses deux côtés. Titus reste une minute auprès du kiosque sans penser à rien, puis il se lasse et emprunte une ruelle qui le mène enfin véritablement, à rebours, dans l'épaisseur externe du village. Passant en revue les façades figées dans lesquelles il ne voyait en entrant qu'une masse solide et continue, il distingue maintenant sur chacune le signe d'une vie particulière et mystérieuse qui pourrait être celle de Monsieur Charles. Il voit le passage fugitif et répété de ses jours sur ces trottoirs. Ce sont des lieux, des surfaces, des maisons voisines qu'on ne regarde pas, auxquelles on ne pense jamais, mais elles sont la plus essentielle nourriture de la vie profonde qui est en nous-même à notre insu.

Titus est peut-être mieux conscient de cette matière concaténée, dont il fait à l'instant la

rencontre, que ne l'a été Monsieur Charles pendant les trente années qu'il a passées sous son empire. Emporté par cette pensée, Titus sent glisser autour de ses mollets le vif torrent d'eau savonneuse qu'une dame en blouse fleurie vient de verser à travers la rue et, semble-t-il, à travers lui. La dame ressemble à Jean Gabin et s'en retourne silencieusement chez elle avec sa bassine et sans le regarder. S'excusant, il fait sur lui-même un demi-tour paniqué, qu'interrompt tout de suite l'effroyable vision d'un sinistre petit manoir sans couleurs, couvert et entouré de spirales de rouille et de lierre sec. Dans cette silhouette apparaît à Titus, comme l'évidence de la résurrection, l'âme inchangée de Monsieur Charles.

Il est frappé alors par l'idée que la bibliothèque du monsieur ayant été dispersée après sa mort, il ne reste peut-être rien dans cette maison – ni une relique ni un témoin – de celui qui fait encore aujourd'hui sa valeur. Si quelqu'un l'habite, son ignorance même est un mur coupablement dressé contre la mémoire des lieux. Si elle est vide, l'irresponsabilité du village oublieux accable tout Bonzoule. Titus respire à peine. Il n'a pas la force de passer le portail, d'actionner son sordide grincement pour approcher du heurtoir. Il entre en prostration contre un muret, fixe ses pensées sur l'horizon et s'oublie tout entier jusqu'à la fin du jour. Des passants et des chiens le forcent une dizaine de

fois à se recroqueviller davantage, sans revenir à lui-même, ou à faire péniblement un peu de conversation sans réalité. Il semble qu'il pourrait passer la nuit à se répéter ici les quelques mots qu'il leur a dits. Après un moment il voit pour la première fois le crépuscule transfigurer Bonzoule, qui lui semble être désormais le seul lieu sur terre où s'observe l'exact présent, comme si les grandes capitales mondiales, modernes et cosmopolites avaient à surveiller continuellement la course de ce méridien campagnard pour mettre leurs pendules à l'heure. L'activité virtuose et permanente, la pondération horlogère des surfaces de Bonzoule faisant glisser en elles cette dernière lumière du jour, dont le souvenir composera huit heures durant, comme dans les reflets abyssaux des adulescences, l'imperceptible jeu de leurs nuances successives et délicates d'obscurité, devient peu à peu invisible aux yeux profanes de Titus. Il ne distingue désormais face à lui qu'une seule masse sombre où s'abîme une part des étoiles. C'est à l'instant de cette longue disparition qu'apparaît, dans le ciel, là où se tenait quelque temps plus tôt le donjon de malheur de Monsieur Charles, un oblique et astral carré de lumière. Il a l'éclat net et mat des reflets lunaires. Sa surface a leur irrégularité jaune. Un halo noir l'entoure. Titus ne peut encore distinguer par cette fenêtre qu'un coin de mur tapissé de fleurs vertes et claires et une sorte d'affiche fixée dessus sans cadre. Son image est

encore brouillée par l'habitude de l'obscurité et il faut à Titus quelques secondes, dans un souffle suspendu, pour identifier le signe qui y est représenté. Cette image de Rorschach se change successivement dans son regard en un caducée rabelaisien, en une voiture de course crayonnée par Topor, en une agonisante machine Shadok, avant qu'il ne voie enfin émerger de cette figure les deux baguettes malfaisantes du scarabée sourcier et carnivore qui depuis plusieurs mois longs d'un siècle chacun dévore ses pensées. Titus se précipite à travers le portail dont le ronflement inattendu et rauque réveille le manoir. Avant qu'il n'ait atteint la porte, elle est ouverte devant lui sur un être nouveau et éclaire toute la rue.

Il n'y a entre Paula et Titus aucun dialogue possible. Il faut très peu de temps après qu'elle l'ait fait entrer pour que tous deux s'en aperçoivent. Leurs pensées les mieux connues, les plus pénibles et les plus chères, celles qui les privent de sommeil et leur viennent les premières dans l'introspection, sont les mêmes. Ainsi, sur ces points dont il faut habituellement discuter des années pour comprendre quelle irréconciliable différence nous sépare, leur entente est d'une immédiateté complice. L'ouverture de cette porte, à la rigueur, était superflue à cet égard, et l'était d'autant plus que ce qui les sépare véritablement

– l'essentiel, à vrai dire, de ce qui déterminera l'absolue différence de leurs vies – ne pourrait faire l'objet d'aucune discussion car ni Paula ni Titus n'en aura jamais connaissance. Leur rencontre, cependant, comme le fera la suite des événements, leur donne de cette divergence une idée instinctive et sûre qu'ils ne cesseront de partager. Paula étudie depuis février les notes quotidiennes de Louise Dornac, elle-même arrivée à Bonzoule cinquante-cinq années plus tôt dans l'ambition d'élucider le mystère entourant Esther d'Ambroises. Sa découverte des *Notes* – et à travers celles-ci du personnage jusqu'alors chimérique de Louise – a été entraînée par la mort de Monsieur Charles qui les avait longtemps conservées. Elles ont alors, en même temps que ses livres, quitté Bonzoule, mais c'est bien avant Titus qu'elle a remonté grâce à elles la piste menant à ce village et éclairci – pour lui, pense-t-il sans s'en apercevoir, se remémorant le temps qu'elle lui a fait ainsi gagner – l'histoire intellectuelle de ce village. Elle a rencontré celles et ceux de ses habitants qui y ont participé, et on lui a permis de s'installer ici. La maison n'est pas celle de Monsieur Charles mais d'un poète décédé après lui. Paula n'a pas d'explication quant au scarabée sourcier pendu au mur. Sans avoir encore obtenu aucune réponse, Titus sent alors ses questions soudainement balayées et sa détermination annulée ; il est prêt à repartir pour Paris, abandonnant ici la carcasse démontée de ses



jeunes espérances pour se faire copiste. Mais bien qu'elle n'ait qu'une lointaine idée de son sentiment – car elle-même n'aurait jamais songé à abandonner son travail –, Paula intervient en lui offrant de partager avec lui l'état actuel de ses recherches (elle avait justement besoin de relecture), à partir desquelles il pourrait lui-même développer les siennes. À vrai dire Titus s'était présenté à Bonzoule la bouche en cœur, sans intention ni d'y rester ni d'y faire des « recherches » ; il était ici comme un athée en pèlerinage et sa marche s'était appuyée seulement sur l'idolâtrie et sur une candeur de désespéré. Mais il est trop curieux, trop embarrassé et trop dénué de volonté pour ne pas laisser cette simple politesse de Paula déterminer les prochains mois – pense-t-il (les prochaines années en vérité) – de sa vie. Il reste. Et jusqu'à une heure raisonnablement avancée, il l'écoute, assis à la table de la cuisine, faire par-dessus le très faible crin-crin régional du poste de radio un premier récit introductif (passionnant, mais qu'il oubliera avant demain) de l'histoire qui les intéresse tous deux définitivement et intéresserait quiconque pour peu qu'une partie de ses détails lui soit déjà connue.

Il se réveille enveloppé dans son manteau sur la méridienne du bureau vert, avec en tête l'étrange souvenir d'être entré ici partiellement couvert d'un résidu sec d'eau de ménage, et ne

sachant plus s'il y avait prêté attention alors ou si Paula avait pu le remarquer. Mais revenant à lui, il change immédiatement de pensées et cherche le long des murs la forme familière qu'il avait aperçue la veille depuis le trottoir, enrobée d'une lumière jaune. Au-dessus du secrétaire est punaisée cette esquisse à l'encre dans laquelle il reconnaît à la fois sa vision d'hier et l'empreinte envoûtante de Monsieur Charles, mais qui lui semble plus étrangère et nébuleuse encore, maintenant qu'il peut discerner ses détails interminables, qu'au moment où c'était seulement son vague souvenir, plaqué sur l'ombre informe de la réalité, qui en dessinait le contour. Devant ce mur, c'est cette image intérieure elle-même qui désormais se meut et se transforme lentement. Cette bête, si subtile qu'elle semble faite d'une infinité d'autres bêtes plus petites et toutes dissemblables, rampe indistinctement au-dedans de lui, et il ne serait pas étonné que sur ses propres livres, dans son appartement parisien, elle se métamorphose de même ; que chaque copie reste fidèle à cet étrange et nouvel original et que sa première forme disparaisse définitivement des mémoires en même temps que du monde. Cette idée l'horrifie. Éloignant son regard de l'insecte, il fait un pas vers la fenêtre dont les volets sont restés ouverts et inspecte vaguement à travers elle l'irrégulière démarcation du ciel et des forêts en désordre, puis celle du ciment gris qu'il avait pris pour de la pierre et qui donne au village de

Bonzoule – tout comme à cet autre qu'il distingue à peine à l'horizon et dont il ne sait encore rien – cette apparence de perpétuel et immobile chantier ; enfin il arrête distraitement ses yeux sur le petit muret inexplicable auquel il s'était adossé quelques heures plus tôt et songe à ce qui le sépare maintenant de sa position d'alors. Il quitte la pièce sans garder en lui-même aucune trace de ce qu'il a vu, n'ayant enregistré qu'un rapport d'espace et de temps si relatif, si limité à sa propre orientation dans des coordonnées abstraites qu'il pourrait se trouver au même instant en Chine sous les trois augustes et les cinq empereurs sans avoir fait une observation différente.

Il n'y a dans le bureau dont il sort, dans le couloir, le hall et l'escalier qui ne sont qu'une seule pièce, dans le séjour et dans la cuisine à laquelle il arrive enfin (résolument circonspect) rien qui soit accroché aux murs comme l'était au-dessus du secrétaire le scarabée sourcier, et rien à y bien regarder qui ne témoigne d'un cadre ou d'une tenture affichée pour un temps et retirée ensuite. Titus remarque l'absence d'une bibliothèque, d'un mange-disque, et parmi le petit nombre des bibelots celle des bronzes, des biscuits ou des santons qui dans de pareils bleds sont indispensables aux demeures les plus cossues comme aux plus chiches. Titus, réellement intéressé maintenant, observe que le mobilier, comme la marqueterie et la dominoterie d'ailleurs,

est un peu daté sans sembler l'être à vrai dire ni plus ni moins aujourd'hui que dans les années soixante-dix, et n'a rien de très rural bien qu'il s'accorde sans dissonance avec son cadre bonzoulais. Il semble même que tout cela pourrait être à sa place à peu près n'importe où. Aucune trace même très digne de vétusté, d'indigence ou de ringardise ne l'autorise à lâcher prise, et décidément, Titus s'étonne qu'à cet intérieur aménagé, semble-t-il, brillamment, manque ne serait-ce qu'une humble, discrète et nécessaire mention rappelant l'existence des beaux-arts et leur soumission à l'impératif ornemental des lieux. Et qu'à cette abstinence inexplicable il fut fait exception seulement pour planter un clou de menuiserie dans cette page vraisemblablement arrachée d'un carnet de croquis qui l'avait amené ici lui semble au moins baroque. Titus ne s'était encore jamais senti bourgeois jusqu'à ce jour et s'imaginait même par moments appartenir à quelque ensemble contraire et indéfini qui l'en empêcherait. Mais il découvre alors subitement, dans son sentiment d'avoir été bafoué sans mots, sans signes, sans même une présence humaine et par le simple moyen d'un manquement silencieux à quelque tacite et inconsciente entente, manquement savamment conjugué à ce qui témoigne d'une très fine connaissance de l'entente en question que lui-même ignorait encore connaître ; dans ce sentiment de voir un ennemi sortir de ses propres rangs il découvre ces rangs

parmi lesquels et pour lesquels il marche depuis toujours. Titus, se rencontrant ainsi lui-même dans une faute de goût, entre dans la cuisine.